

lyriques se distinguent par leur variété : son doigt ne touche que deux cordes, mais elles vibrent sous sa main avec une extrême intensité. Il exalte la patrie française et la foi de Clovis ; et nous, en qui le sentiment de la vieille France se réveille au moindre choc, nous les fils de l'Eglise avant d'être les enfants de la France même, nous nous prenons à le compter des nôtres.

Ce double thème se résume chez lui dans le culte de la tradition. Il dirait volontiers, avec le grand chevalier de la pensée française à l'heure présente : " Avant ce que nous laisserons faire ou ferons au détriment du catholicisme nous le ferons et le laisserons faire pour le malheur de l'influence française dans le monde " (Brunetière). Comme Brunetière, il est le tenant de la tradition : bien qu'il procède par des voies différentes, il burine, lui, des *chansons de combat* en faveur de tout ce qui fit la France si grande dans le passé. Et, parce que la tradition pour nous est encore chose sacrée, nous lui rendons grâce, dans le secret, de nous le redire sous une forme si alléchante.

Si toute vraie poésie se résout en une peinture, celle de Botrel n'échappe pas à cette loi. Il peint la réalité ; ce qu'il représente, il l'a vu et le reproduit tel que son œil l'a perçu.

Ainsi repassent devant nos yeux les vieilles mœurs apportées de Bretagne par nos ancêtres : *La ronde des Châtaignes*, *La Sabotière* sont choses presque de chez nous. Le domaine de la légende lui fournit également des croquis enlevés ; qui ne connaît *Le grand Lustukru*, notre *Bonhomme sept heures*, ou encore le *Vœu à St-Yves* tant de fois accompli par nos grand'mères dans d'autres circonstances à peine différentes ? Tableaux de terre, tableaux de mer : musée complet. Nous nous retrouvons là, partout, sinon tels que nous sommes et devrions être encore, au moins tels que nos annales nous représentent nos ancêtres.

Que s'il emprunte ses esquisses à l'histoire, ses souvenirs savent encore découvrir le sentier de nos cœurs. On en jugerait de reste par les applaudissement dont furent soulignés *La France héroïque*, *Les loups bretons* : scènes guerrières où se retrace en traits indélébiles toute l'épopée militaire de la Bretagne et de la Gaule.

Puisque la nature demeure toujours la grande inspiratrice, le poète s'attache aussi à la reproduire ; l'harmonie qui palpète dans *Le vent de la forêt* ou *La nuit en mer* traduit, avec un charme exquis, et la fureur qui parfois agite la nature et le calme dans lequel le plus souvent elle s'endort.

Mais le barde revient toujours, et de préférence, à ses frères les travailleurs de la glèbe, pour leur emprunter au besoin quelque solide leçon de philosophie populaire ; rien en ce sens de plus parfait que le dialogue entre les deux héros de *Fume ta pipe, mon gâs*, — *Marie ton gâs quand tu voudras, ta fille quand tu pourras*. Le spectacle se clôt sur cette scène de la mère qui, près du berceau où s'ébat le chef-d'œuvre de sa création, lui chante sur un rythme presque mélancolique : *Dors, mon p'tit gâs*.